

La Petite Eglise

par David Balter

Cela fait longtemps que la "grande Histoire" s'est occupée de la Petite Eglise... Longtemps que ce schisme a paru comme l'entêtement pour la gloire d'une poignée d'anciens combattants vendéens, pris entre le jusqu'au boutisme et le fanatisme. Lorsque le 15 Juillet 1801, le Concordat est signé, il est globalement bien accueilli en France, où l'on sent renaître un espoir sérieux de paix religieuse. La Petite Eglise qui va s'épanouir sur une partie du Poitou constitue vraiment quelque chose d'anachronique ; sur quelques centaines de kilomètres carré, entre 30 et 40 000 catholiques vont basculer dans un schisme qui dure encore, et qui compte quelques dizaines de familles entretenant surtout le souvenir des ancêtres plutôt que la polémique religieuse.

LE PROBLEME DE LA LOCALISATION

Il serait inutile de revenir sur le problème de la Petite Eglise sans d'abord noter les incohérences de cette thèse officielle, qui veut que nos catholiques du Poitou aient tout bonnement refusé le Concordat et uniquement le Concordat. Car enfin !

- Que l'on sache, la Petite Eglise est d'abord un phénomène extrêmement localisé, qui s'étend de l'est des Herbiers jusqu'à Parthenay à l'ouest, et est limité au sud à Fontenay-le Comte. Elle comprend principalement Bressuire et Cerizay. Bref, une zone très rurale, tout comme le reste de la Vendée militaire. Est-ce que la bande de territoire couverte par la Petite Eglise a connu quelque évènement particulier sur le plan religieux ? politique ? Non. Ce n'est ni une région plus catholique ou plus royaliste qu'une autre dans cette Vendée militaire où les pays rivalisent en martyrs et en bravoure. Aucun élément ne prédisposait donc le Poitou à se constituer contre le Concordat, à être plus "ultra" que les autres de ce point de vue...

- Il est évident que si les raisons profondes des schismatiques avaient été religieuses, alors, une grande partie de l'ouest de la France aurait elle aussi adhéré au schisme. Mêmes combats, même souffrance, mêmes colonnes infernales, même Foi ; et pourtant, il suffit de constater. Jamais l'on a connu de Petite Eglise à Luçon, à Machecoul, à Noirmoutier, à Cholet, etc...

L'Histoire que nous appellerons "officielle", on peut la trouver dans un très beau livre d'Auguste Billaud, somme énorme de renseignements par ailleurs, intitulé : "Histoire de la petite Eglise en Vendée et Deux-Sèvres. 1800/1830". Comment l'auteur explique-t-il cette localisation du schisme ? Principalement par le comportement de Mgr de Coucy. Mgr de Coucy est évêque de la Rochelle lorsque Pie VII, en vertu des accords conclus avec Bonaparte, lui demande de démissionner, comme il le demandera à plusieurs dizaines d'évêques français, pour cause de royalisme un peu trop virulent. Mgr de Coucy refuse de démissionner, est exilé en Espagne par le

pouvoir politique et remplacé immédiatement. Une partie de ses ouailles et de son clergé lui reste cependant fidèle ; évidemment, il s'agit du nord du diocèse, qui est lui-même confondu avec un morceau de l'ex-Vendée militaire. Le problème est que la petite Eglise s'étend sur trois diocèses : la Rochelle, Poitiers et Luçon, et dépasse donc la juridiction de Mgr de Coucy.

Auguste Billaud explique cette localisation plus étendue par un effet de "contagion" qu'auraient subi les diocèses voisins. Nous en revenons donc à nos remarques précédentes : si l'effet de contagion avait été avéré, il ne se serait pas arrêté au bout de quelques kilomètres. Qui connaît un peu l'histoire des guerres de Vendée sait que tous, sur le plan religieux, marchaient du même pas et au rythme du même cœur...Encore une fois, c'est toute l'ancienne Vendée militaire qui aurait refusé le Concordat.

La localisation de la Petite Eglise a donc une autre explication...

UN GENERAL NOMME MARIGNY

Cette localisation, il faut bien sûr la chercher durant les Guerres de Vendée. Effectivement, cette région qui deviendra le territoire de la Petite Eglise a quelque chose de particulier ; durant toute la guerre, elle restera d'une fidélité inébranlable à l'un de ses chefs : le général Augustin-Etienne-Gaspard de Bernard de Marigny. Né en novembre 1754 et parent de Lescure, nous passerons rapidement sur son rôle au cours des guerres de Vendée, puisque c'est finalement surtout sa mort et les circonstances tragiques dans lesquelles elle intervint qui nous intéressent.

Marigny est, avec Charette, le seul officier de carrière de l'état-major des Vendéens. Comme lui, il est ancien officier de marine et comme lui, il sera nommé général. Alors que Charette, jaloux de son indépendance, refusera de se fondre dans la Grande Armée catholique et royale, Marigny en sera nommé général de l'artillerie. Notons qu'il ne se limitera pas seulement à ce poste, puisque doté d'un caractère assez fort et pas toujours réfléchi, il fera parler de lui au cours de nombreuses batailles et aussi lors d'épisodes moins glorieux, comme l'exécution sommaire de plusieurs dizaines de prisonniers bleus qu'il tuera lui-même au sabre...Quoiqu'il en soit et pour bien situer les événements, nous commencerons notre récit lors de l'année 1794.

La "Virée de Galerne", qui a vu l'armée vendéenne s'avancer jusqu'à Granville, se termine pitoyablement par les massacres du passage de la Loire à Ancenis et la bataille des marais de Savenay, le 25 décembre 1793. Cette bataille sera conduite dans des conditions épouvantables par Marigny, à la tête des derniers lambeaux de la Grande Armée, alors que les autres généraux ont déjà passé la Loire à Ancenis et que plusieurs en sont déjà morts...Dont La Rochejaquelin, le dernier "généralissime". Il faut se rendre à l'évidence : la Grande Armée, début 1794, n'existe plus. Il subsiste en fait quatre armées différentes, toutes commandées par un général qui prétend lui-même au commandement suprême sur les autres.

- Le Choletais revient à l'ancien garde-chasse du comte de Colbert : Stofflet.
- La Vendée dite "maraîchine", c'est-à-dire de l'ouest, est toujours tenue par Charette.
- Le sud est tenu par Sapinaud de la Rairie.

- Et enfin, dans l'emplacement que couvrira 7 ans plus tard la Petite Eglise : Marigny. En plus de ces quatre hommes, il nous faut signaler le rôle essentiel que joue l'abbé Bernier. L'ancien curé de St-Laud d'Angers est aussi l'ancien aumônier de la Grande Armée, et après Noël 1793, il devient conseiller de Stofflet, sur lequel il a un grand ascendant. De toutes façons, l'abbé Bernier, excellent orateur et adulé par les paysans, est un homme craint et influent.

Cette rivalité entre les quatre généraux devient rapidement aigre ; d'autant plus que Marigny, après s'être crânement promené dans Nantes en menaçant Carrier, remporte de multiples victoires grâce à sa bravoure. Il s'empare de Mortagne le 26 mars puis de Clisson (en Poitou). Il est donc décidé d'une conférence pour unir ces armées vendéennes et désigner un généralissime : c'est la réunion de Jallais, qui se terminera plus tard par la fin tragique de Marigny. Laissons Pitre Chevalier nous le raconter, dans sa magistrale "Histoire des guerres de la Vendée" (p.531) :

"Sapinaud, Marigny, Stofflet et Charette s'assemblent à Jallais, afin d'établir l'unité dans leurs opérations. Ils avaient entre eux 40 000 hommes dont il s'agissait de faire une puissante armée. L'abbé Bernier arrive et brouille les rivaux, déjà aigris. Ne pouvant dominer Charette, il l'empêche de dominer les autres, en fascinant Stofflet. On ne nomme donc point de généralissime ; mais on signe une confédération vendéenne, et l'on convient d'agir de concert, sous peine de mort (toujours l'impossible).

Marigny doit ouvrir la campagne, et se présente au jour convenu ; mais il n'obtient pas assez de vivres pour ses troupes, qui l'abandonnent...Il manque alors forcément à sa promesse. Jaloux de lui depuis longtemps, Charette et Stofflet l'accusent d'avoir poussé ses soldats à la révolte, et le traduisent devant un conseil de vingt-trois généraux et officiers. Charette fait le rapport et conclut à la peine capitale. Il vote en conséquence avec Stofflet, qui se charge de l'exécution. En vain Sapinaud, la Bouère, Beaurepaire, etc...refusent de signer ; l'arrêt fatal est rendu. Marigny l'apprend et ne veut pas le croire... "c'est pour m'effrayer" dit-il en souriant.

Charette se repentit, assure-t-on, et voulut sauver sa victime ; mais, excité par l'abbé Bernier, Stofflet arrêta Marigny, malade à la Girardière, et le fit fusiller, le 10 juillet 1794, par des soldats allemands (1) ...On refusa un prêtre au condamné...Il commanda le feu avec un héroïque sang-froid.

Cette exécution fut un crime pour Charette, pour Stofflet et pour l'abbé Bernier ; c'était aussi une faute irréparable...Que pouvaient désormais faire d'utile des chefs qui se jalousaient jusqu'à la mort !"

Dans ses Mémoires, publiées d'après son manuscrit autographe, la marquise de La Rochejaquelin est encore plus précise. Mariée en premières noces avec M. de Lescure, elle était aussi parente par alliance avec Marigny et nous donne à peu près la même version des faits, mais plus détaillée (p.436) :

"Les Bleus, établis à Chiché et à Bressuire, faisaient d'énormes dégâts ; les habitants dispersés dans les bois ne pouvaient s'y opposer ; Marigny les rassemble, sa vue les ranime ; à la première sortie des Bleus, il les attaque dans les allées de mon château de Clisson et leur tue douze-cents hommes.(...). Marigny fut, de là, prendre Mortagne avec un égal succès ; ces deux victoires lui donnèrent la confiance générale.

Charette et Stofflet, furieux de voir leur émule si estimé, résolurent sa perte ;

lui, loyal, généreux, sans jalousie, ne se défiait pas des trahisons ; elles étaient si loin de son coeur, qu'il n'en croyait nul autre capable. Ces messieurs lui proposèrent une conférence à Jallais ; il s'y rendit ; on chercha le moyen les plus propres à délivrer le pays des postes républicains qui le dévastaient ; on résolut d'attaquer d'abord ceux qui bordaient la Loire ; les généraux s'engagèrent solennellement à unir leurs forces dans ce but et à ne faire aucune autre entreprise. Ces postes étaient dans la partie de Stofflet. Au jour indiqué, les trois armées et leurs chefs gagnent le rendez-vous, Marigny arrive le dernier après une longue marche ; on venait de distribuer les vivres aux troupes des deux autres, il en demande pour la sienne, on répond qu'il n'y en a pas ; ses soldats murmurent, il court au conseil, fait des plaintes véhémentes. Pendant cette dispute, on l'avertit que ses hommes s'en retournent, il monte à cheval, s'élançait après, trouve ses soldats furieux ; il ne peut les ramener et partageant leur colère, il les suit ; d'ailleurs, sa présence individuelle ne pouvait être utile.

Stofflet et Charette essaient l'attaque et sont battus ; alors, ils assemblent un conseil au château de la Boulaye, accusent Marigny d'avoir causé leur défaite en manquant à ses engagements et le déclarent traître ; Charette, le premier, le condamne à mort, les autres y accèdent. Ce général fit, dit-on, avertir secrètement Marigny de venir se réfugier dans la partie qu'il commandait, ne voulant sans doute que le déplacer ; d'un autre côté, les officiers et soldats de Marigny l'engagent à rester à leur tête, dussent-ils combattre Stofflet ; mais il était trop dévoué à son parti pour risquer d'y allumer une guerre civile ; d'ailleurs, malade des fatigues qu'il avait éprouvées à l'armée, il refusa de se cacher, soutint qu'il n'avait rien à craindre et se retira seul, avec ses domestiques, avec ses domestiques, au château de M. de Serin (2) . On avait fait un rassemblement de Poitevins à Cerizay ; Stofflet s'y rend avec des troupes angevines ; on avertit de nouveau Marigny, rien ne l'ébranle ; Stofflet, en passant, détache des hussards allemands qui le fusillent(...). Il fut poussé, à ce qu'il paraît, par MM. de Rostaing et Berrard. On assure que l'abbé Bernier, qui arrivait dans ce moment de la Bretagne, avait vu secrètement Stofflet à la Morosière ; il était l'âme de son conseil et le dirigeait, on l'accuse généralement d'avoir décidé ce meurtre. On mit beaucoup d'inhumanité dans la mort de M. de Marigny ; on lui refusa un confesseur ; il demanda à parler à Stofflet ; voyant que sa perte était décidée, il s'écria : "Vous voulez ma mort, eh bien, mettez-vous en ligne, joue, feu !"

LE SCHISME AVANT LE SCHISME

On voit bien, à ces récits, les principaux responsables de ce qu'il faut appeler un crime : Charette, Stofflet et l'abbé Bernier. L'effet de cette faute politique grave, si bien relevée par Pitre Chevalier, ne se fit pas attendre. En effet, c'est une large périphérie du Bressuirais qui, du jour au lendemain, fit sécession dans le conflit qui opposait les Blancs et les Bleus. Non pas qu'elle se battit dès lors sur deux fronts ; elle ne se battit plus, tout simplement. Et pourtant, l'effet escompté par les commanditaires et les exécutants de l'assassinat de Marigny était inverse, c'est-à-dire unifier les troupes royalistes en se débarrassant d'un rival.

Le premier effet de la mort de Marigny fut l'arrêt total des combats dans cette partie

de la Vendée militaire, qui avait été la première à se soulever et avait vu des belles victoires, notamment celle de Bressuire : **"L'indignation générale éveilla les remords de Stofflet. Les soldats de Marigny refusèrent d'obéir à ses bourreaux, et demeurèrent cachés dans les bois. -"Qu'on nous rende le chef que nous pleurons, disaient-ils, et vous verrez si nous sommes braves".** Quelque temps après, Stofflet cheminait avec deux cavaliers. Des paysans l'aperçoivent et s'écartent avec horreur. - **"Voilà, disent-ils, l'assassin de M. de Marigny."** Stofflet met pied à terre et leur répond : **" vous m'accusez d'un crime que je déplore comme vous. Si vous me croyez vraiment un assassin, fusillez-moi !"** Les paysans se turent et le laissèrent passer."(Pitre Chevalier, Histoire des guerres de la Vendée, p.532). En attendant, le mal était fait et la rancune tenace des paysans du Poitou ne désarmait pas...

La marquise de La Rochejaquelein, qui a vécu ces événements, raconte (p.438) : **"La nouvelle de l'assassinat de Marigny se répandit dans le rassemblement poitevin ; chaque soldat s'en fut, en déplorant la mort de son chef. Aucun ne voulut servir sous Stofflet qui avait espéré les commander ; dispersés dans les bois, ils se contentaient de tirer des coups de fusil aux Bleus qui faisaient des incursions. Tant que Stofflet a vécu, cette haine s'est conservée, et encore à présent (3) , le nom de Marigny est l'objet des regrets et de la rage des soldats ; ils en voulurent moins à Charette qui ne fut pas l'exécuteur."** Certains officiers servirent sous les ordres de Stofflet. C'est le cas de M. de Baugé, que Stofflet fit emprisonner sous un mauvais prétexte. Dès que Charette eut négocié la paix, M. de Baugé s'avança avec les colonnes républicaines et "ne chercha plus qu'à faire poser les armes aux paysans, quand il vit que l'amnistie était réelle et que M. de Charette s'était rendu, car Stofflet s'y refusa plus longtemps que celui-ci. Je ne rappellerai pas les rivalités de ces deux chefs ; l'histoire de la mort de M. de Marigny donne assez la mesure de leur caractère, d'autant qu'ils n'avaient aucune autorité sur lui, ils étaient tous trois généraux".

Ainsi, il est intéressant de noter que la Petite Eglise, sur le plan géographique, est déjà constituée ! Cette séparation pleine de rancœur et d'amertume entre les frères d'armes d'hier existe dès le 10 juillet 1794. Bressuire, Cerizay, Montcoutant, La Châtaigneraie, etc... ont déjà fait sécession de la Vendée militaire, non pour se rapprocher des Bleus, mais par haine des assassins de Marigny et en cette partie du Poitou, la guerre est déjà finie ; seul subsiste un désir de vengeance...

Il est assez étonnant de voir à quel point, dans cette affaire, Charette, Stofflet et l'abbé Bernier ont manqué de jugement. Sans doute ont-ils sous-estimé le lien qui unissait Marigny à ses soldats durant ces mois de guerre. C'est dans l'ouvrage de Stéphane Hiland qu'on en a le meilleur aperçu. Marigny est un général à part. A l'heure où Charette donne des fêtes assez somptueuses, vu les circonstances, dans des châteaux et où il monte à l'assaut entouré des fameuses -à juste titre- "amazones", Marigny mène une vie toute différente à la tête de ses troupes. Chevauchant avec ses soldats, mangeant avec eux, il ressemble plus à un moine-soldat, aussi simple qu'eux, plus qu'à un gentilhomme de province. Le tout cimenté par une foi ardente et partagée. Ainsi, Marigny, normand d'origine, saura aussi profiter grâce à sa personnalité de la popularité de feu son parent M. de Lescure, adulé par ses paysans. Et ce n'est pas non plus un hasard si les meilleurs lieux de recrutement de l'armée du général deviendront les principaux "centres de messe" de la Petite Eglise...Qu'on songe à la

paroisse de Courlay, petit village qui leva en une seule journée 400 volontaires, et qui compte encore à ce jour une des rarissimes églises détenues par la Petite Eglise.

LE FABULEUX DESTIN DE L'ABBE BERNIER

Les mois passent et la Vendée militaire se meurt ; divisés et largement inférieurs en nombre, les Vendéens vont maintenant se battre au gré des paix séparées ou des injonctions du comte d'Artois...Charette et Stofflet sont tous les deux pris en 1796 et fusillés, celui-ci à Angers, celui-là à Nantes. Nous devons nous arrêter sur la mort de Stofflet. Tous les témoignages concordent à ce sujet. Le 14 février 1796, l'abbé Bernier demande à Stofflet de se rendre à la Saugrenière afin d'y discuter d'un enième traité de paix. Au milieu de la nuit, le conseil se sépare et l'abbé Bernier disparaît on ne sait où. A quatre heures du matin, Stofflet, son aide de camp et quelques proches sont cernés par un détachement de Bleus. Stofflet est blessé, traîné à Angers, condamné et fusillé. Il n'est donc pas étonnant que la rancœur populaire se soit reportée sur l'ecclésiastique, qui restait seul survivant, et dont la conduite allait désormais justifier le schisme aux yeux des partisans de Marigny...et exciter les "angevins", soldats de Stofflet només ainsi car volontaires de l'Anjou.

Fin décembre 1799, les chefs chouans réunis à Pouancé décident la continuation des hostilités. L'abbé Bernier passe un accord avec le général Hédouville, lors d'une entrevue secrète à Angers le 14 janvier 1800 : il use de son reste d'influence pour arracher la paix et en échange, Hédouville lui promet une entrevue avec le premier consul. C'est que l'abbé Bernier s'est rallié au consulat, et ce ralliement ne se démentira jamais. Si, dans un premier temps, il n'est que "renommé" curé de St-Laud, Bonaparte le rappellera par la suite afin de le désigner négociateur du futur Concordat. C'est l'abbé Bernier qui négociera principalement toutes les clauses du traité avec les Romains et il faut lui rendre cette justice : lui seul sans doute pouvait le faire. Fin connaisseur d'hommes, habitué aux roueries et aux intrigues, il mènera cette oeuvre à bien dans les pires difficultés, de quelque côté qu'elles viennent, en naviguant entre deux schismes.

En attendant, ce revirement finit de convaincre le Poitou de la trahison de l'abbé et déchaîne encore plus la haine. Loin de constater le retour à la paix religieuse, la réouverture des églises, les fidèles de Marigny considèrent son action comme une deuxième trahison et la réputation de l'abbé ne s'en porte pas mieux, comme le souligne le Comte Boulay de la Meurthe dans son "Histoire de la négociation du Concordat de 1801"(p.163) : **"Les antécédents de Bernier, en effet, ne le désigneaient guère pour un pareil rôle. Lorsque dépossédé, pour refus de serment, de sa cure de St-Laud à Angers, il était entré dans l'armée des Vendéens, sa volonté persévérante avait été dès lors de s'y mettre en évidence(...). La cause royale ne le passionnait pas ; l'ambition personnelle était devenue à peu près son seul guide. Elle l'avait poussé à s'insinuer au milieu des compétitions qui isolaient et affaiblissaient les chefs : de ces tristes intrigues, il était sorti soupçonné et craint par ses adversaires, peu estimé par ses partisans"**.

La suite est connue : une grande partie des prêtres de l'ancien territoire de l'armée de Marigny refusent de prononcer la Promesse et se créent en Petite Eglise ; le

schisme est consommé. Les plus ardents adversaires du Concordat se comptent chez les proches de Marigny, notamment l'abbé Texier à Courlay. La raison officielle était que Pie VII n'avait pas le droit de démissionner des évêques de leur siège sans faute de leur part, ce qui n'était pas complètement faux, comme l'écrivait Pie VII à Bonaparte "mon droit est douteux..." Les schismatiques vont donc s'appuyer sur la décision de Mgr de Coucy de ne pas obéir au pape. Raison seulement "officielle" puisqu'en 1814, ces prêtres rencontreront Mgr de Coucy, soumis depuis plusieurs années, qui leur demandera de rentrer dans le rang. Rien n'y fera et la Petite Eglise continuera, preuve s'il en faut que l'argument religieux n'était pas la véritable raison du schisme...

Mais revenons à l'abbé Bernier, ou devrions-nous dire plutôt Mgr Bernier, car celui-ci a été nommé depuis évêque d'Orléans, en récompense de ses loyaux services. Alors que Bonaparte se montre fort mécontent du schisme, lui qui avait aussi choisi l'abbé Bernier pour se parer de toute nouvelle contestation religieuse en Vendée, Mgr d'Orléans se propose de faire un voyage dans l'ex-Vendée militaire pour rallier les opposants... Cette initiative n'enchantait guère les autorités de la région et le préfet du Maine-et-Loire, Nardon, écrit les mots suivants au général Gouvion (Arch Nat AF iv 1053) : **"On parle d'une mission de l'évêque d'Orléans dans l'Ouest. Qu'y viendrait-il faire ? les républicains le détestent. Les royalistes le méprisent. Bernier ne compte pas, dans la contrée, dix partisans. Lui, empêcher les troubles, s'il en existait ? Il en créerait plutôt !"**.

Le préfet Nardon voit juste, car d'après Pitre Chevalier, si Mgr Bernier fait un triomphe dans le bocage de Charette, son passage dans l'Anjou est beaucoup plus mouvementé (p. 572) : **"[Mgr Bernier]... se vit insulté secrètement et publiquement à Angers. Des lettres pleines d'injures, des bouteilles pleines de sang, lui furent adressées de toutes parts. Il fallut écarter de son passage la population furibonde..."** L'abbé Bernier le leur rend bien quand il écrit à Paris pour faire un rapport sur le schisme qui prend de l'ampleur : **" Ces pays renferment ce que la Vendée avait de plus lâche et de moins actif. Ses habitants ne se sont même pas montrés lors de la dernière insurrection."**(Auguste Billaud, p.134). Et pour cause ! Le mensonge éhonté de l'abbé Bernier montre assez le personnage...qui meurt en 1806.

CONCLUSION SUR UNE MORT GENANTE

Ces quelques lignes n'ont pas été écrites pour dresser un acte d'accusation contre l'abbé Bernier, ni pour excuser le schisme de la Petite Eglise, mais sont plutôt une marque d'étonnement vis-à-vis du silence observé sur la mort du général de Marigny, silence qui dure encore. Il n'est pas besoin d'être beaucoup versé dans l'histoire des guerres de Vendée pour connaître les noms de D'Elbée, Charette, Cathelineau, Stofflet, Lescure, Bonchamps, etc... Mais Marigny ? Ce nom évoque peu de choses comparé aux mérites qu'il a acquis durant cette période.

Bien sûr, ce souvenir de la perfidie de quelques chefs vendéens est douloureux à tous ceux qui aiment la Vendée militaire ! et alors ? Chacun sait que les acteurs de cette "guerre de géants" étaient aussi de simples hommes et que les erreurs n'ont pas manqué. A quoi sert donc de cacher honteusement ce fait, certes tragique, mais qui fait partie de l'Histoire ? Le souvenir de ces guerres de Vendée se résume

aujourd'hui à la Chabotterie, au Puy du Fou, à la bataille de Cholet, aux Lucs-sur-Boulogne, etc... Tout le pays Bressuirais, qui en a pourtant été un acteur essentiel, est tombé dans l'oubli ; et l'on espère que le crime qui s'y est produit s'oubliera avec lui. Un simple exemple suffira : en 1936, l'association "le Souvenir Vendéen", chargé de transmettre la mémoire de ce qui touche aux guerres de Vendée, érigeait (enfin !) un monument à l'endroit où Marigny fut exécuté. On peut lire sous la croix : "**A la mémoire de B. de Marigny, général vendéen, et des habitants de Combrand, tombés pour la défense de leur autel, de leur roi et de leurs foyers. 1793/1794**". Le moins que l'on puisse dire est que cette épitaphe manque singulièrement de précision ou...de mémoire, ce qui n'est pas glorieux venant du "Souvenir Vendéen". En 1993, à l'occasion du bicentenaire des guerres de Vendée, la république admettait enfin qu'elle avait perpétré en Vendée génocide et massacres en tous genres. La même justice sera-t-elle rendue un jour à Marigny par la Vendée ?

David Balter

Notes :

(1) : ceux que Pitre Chevalier appelle "les allemands" sont en fait des déserteurs de l'armée de Mayence, amenée par Kleber en Vendée en 1793, et qui ont rejoint les troupes royalistes, en n'ayant évidemment pas les mêmes scrupules. Dans son livre "Marigny ou la mémoire assassinée", Stéphane Hiland rapporte même que Stofflet fut obligé d'envoyer les "allemands", car aucun officier vendéen ne voulut exécuter l'ordre.

(2) : La Girardière, paroisse de Combrand.

(3) : la marquise de la Rochejaquelein meurt en 1857, juste après avoir dicté ses "Mémoires".